

Permafrost

Manuel Antonio Pereira

Éditions Espaces 34, 2010

Extrait 1

Scène 1

VOIX DE LA FEMME

Qui marche sur la route

frôle les clôtures

s'approche des maisons

seul, le regard de cendres

depuis combien de temps

cet homme marche sur la route

Sur ses épaules un ciré

gris que le temps délave

Derrière la toile la chair

fait un bruit de mastication

Qui marche sur la route

Un homme peut-être un étranger

Sous l'habit roide la chair

est désormais couleur de vase

et dans son corps circule

cette idée qu'on se ferait d'un mort

Il s'égare parfois sur la lande

le long des voies ferrées

intranquille fantôme

ESPACES 34.

Le soir il descend vers la ville

franchit les zones industrielles

s'approche des maisons

toujours plus près de nous

si près de nous

cependant

Je l'ai vu dériver parfois vers d'autres lieux

cherchant près d'autres gens

Il est ici maintenant

dans le parc sous ma fenêtre

immobile s'excusant

Debout ce soir dans le jardin public

les jambes noyées dans la boue de ses pieds

il attend — tout est lenteur

et dans son corps circule

cette idée

Et désormais il est là

Et si tu tournes ton regard vers ce coin sombre dans la cuisine

tu sais que tu pourras le voir

debout près de la porte

visage éteint

suant sa lourde solitude

s'efforçant de sourire

désemparé pourtant

toujours plus près de toi

ESPACES 34.

si près de toi

imprécisément

(...)

Scène 2

(...)

L'homme est seul dans la chambre des machines. À proximité une journaliste interroge le (la) DRH de l'entreprise et le médecin du travail. Nous prenons leur conversation en cours.

DRH. – Avant la fin du mois docteur, ils doivent tous venir vous consulter.

Médecin. – Je suis médecin, je ne suis pas psychologue.

Journaliste. – Mais vous avez votre mot à dire.

Médecin. – Non, je n'ai rien à dire. Si j'avais quelque chose à dire...

Journaliste. – Parlez. Il faut bien que quelqu'un explique.

Médecin. – En cinq ans, deux usines ont fermé ici. Les cadences ont triplé. Nouvelles méthodes de marketing, ils appellent ça le Hoshin. Ils l'ont importé du Japon.

DRH. – Le Hoshin nous a apporté beaucoup, et le Kaizen aussi, c'est indéniable.

Journaliste. – De quoi s'agit-il ?

DRH. – Un système de management particulièrement efficace ; il permet à l'entreprise de concentrer tous ses efforts sur la réalisation rapide d'un seul objectif.

Médecin, ironiquement. – En mettant toute la pression sur ses salariés !

DRH. – Le Kaizen c'est l'amélioration permanente.

Médecin. – Résultat : rendement maximum, chaque pause minutée, pas de temps pour discuter ! Les gars sortent juste dehors fumer un clope et envoyer des textos. La rivalité entre les salariés est discrètement encouragée. Cette violence, les gens la retournent contre eux-mêmes. Alors qu'ils devraient d'abord, je ne sais pas, oui, la retourner contre nous.

DRH. – Nous ne sommes pas responsables.

Médecin. – Alors qui est responsable ?

DRH. – Il faut voir tout ça à l'échelle mondiale.

Journaliste. – Sont-ils heureux dans leur travail ? Quelqu'un m'a parlé de la terreur que c'était pour lui, maintenant, d'aller au travail.

ESPACES 34.

Médecin. – Et de la terreur encore plus grande de le perdre.

Journaliste. – Ils continuent, mais dans leurs regards déjà, c'est comme s'ils avaient renoncé.

Médecin. – Je vous vois venir. Leurs regards. Croyez-moi, il n'y a rien de bon à remuer tout ça. On commence par regarder, on interprète, et puis après ? Ne perdez pas votre temps. Il n'y a rien dans leur regard qui vaille la peine d'être déchiffré.

Journaliste. – Vous pensez qu'il est inutile de chercher à les comprendre ?

Médecin. – Les comprendre ? Nous passons notre temps à essayer de les comprendre ; je vois défiler ici tout un bataillon de gens très compréhensifs, et derrière eux toute une société prête à comprendre.

Journaliste. – Vous ne pouvez pas nous reprocher de faire un effort.

Médecin. – Mais non, continuez à comprendre, si vous en avez tant besoin. Je vais vous choquer, mais voyez-vous, ce que je trouve de plus sadique c'est d'avoir donné à ces gens-là une conscience. Ils sont condamnés à vivre une vie abrutissante et insipide. Alors elle leur sert à quoi leur conscience ? Pourquoi les avoir rendu sensibles ? Pour qu'ils éprouvent chaque jour leurs limites, leurs souffrances ? Moi je comprends qu'ils cherchent à l'oublier leur conscience.

Journaliste. – C'est la tranquillité du bétail que vous leur proposez.

DRH. – On peut prendre le problème autrement. Ne soyons pas si négatifs.

Médecin. – Positivez Monsieur, positivez. C'est votre travail.

Un temps. Ils observent L'homme occupé à son travail.

DRH – C'est l'équipe de maintenance. Il contrôle les machines.

Journaliste. – Il n'a pas l'air si malheureux.

Médecin. – N'est-ce pas ?

Ils s'éloignent.

DRH. – Pour les cas de suicides, un comité d'observateurs a été nommé par la direction.

Journaliste. – Leurs conclusions ?

DRH. – Ce sont des drames personnels. La direction décline toute responsabilité.

Long silence dans le sommeil des locaux abandonnés.

L'homme, seul, poursuit sa tâche, silencieux comme une chose.

#

ESPACES 34.

La mère et La femme discutent autour d'une table.

VOIX DE LA FEMME

Moi je savais ce qu'ils disaient de lui à l'usine

C'est une brute une bête de somme

un homme morbide et sombre

impossible à diriger

Avec les machines seulement il est à son affaire

mais pour ce qui est du reste vraiment

tu perds ton temps ma fille

Je savais ce qu'ils disaient de lui

Mais l'homme

c'est quelque chose

de tellement différent chaque fois

Et je voulais leur dire comment

ça te vient d'un seul bloc

opaque inexplicable

Et comment tu finis par accepter

le ne-pas-comprendre

de ce qui vient ainsi

La mère. – Je ne vois pas ce que tu lui trouves. Tout ce qu'il fait est brutal. Tu crois qu'il y a quelque chose. Mais il n'y a rien derrière tout ça. Il reste là toutes les nuits à monter et démonter ses engins. Il n'y a pas d'avenir avec quelqu'un comme lui.

La femme. – Il a une histoire lui aussi.

La mère. – Il a une vie terne. C'est un homme sans but. Il est comme ton père, c'est pour ça que tu l'aimes.

La femme. – Oui.

La mère. – Ton père nous a laissées sans explications. Il est parti, et maintenant quoi ? Tu ne le

ESPACES 34.

retrouveras pas. Tu ne comprendras jamais. Ce sont des choses qu'on ne peut pas comprendre.

La femme. – Pourtant il doit y avoir quelque chose.

La mère. – Il n'y a rien. Il n'y a pas

quelque chose. Rien chez ton père qui mérite la peine.

Sa vie était celle des gens de son milieu : un travail abrutissant et mal payé, des logements étroits, une nourriture grasse et sans goût, comme passe-temps l'alcool et la télé, et de temps en temps une nuit au trou pour écluser les beuveries du samedi soir. Je n'étais pas heureuse. Et cet homme est comme lui. Je le vois dans son regard, il n'y a pas d'esprit.

La femme. – Il n'est pas comme ça. Ils ne sont pas tous comme ça.

La mère. – Non, ce n'est que ça. J'ai pensé autrement, il y a longtemps. Moi aussi j'ai espéré autre chose. Parfois je voyais dans leur vie terne comme un surplus, le reflet d'autre chose, l'amour peut-être. Mais ça finit par s'éteindre aussi. Un jour ça les quitte, et alors ils passent à la bière.

La femme. – Il y a forcément autre chose.

La mère. – Ne cherche pas. Ce sont des veaux à l'abattoir. Ils te regardent avec leurs yeux de bêtes qui vont au butoir, et tu es prise de tendresse. Tu es comme moi, tu n'aimes pas, tu as pitié. Regarde comment vous êtes tous les deux limités.

La femme. – Laisse-moi maintenant.

La mère. – Tu l'aimes peut-être, pour l'instant ; mais pour finir tu lui feras payer toute cette tristesse et cet ennui. Ton père était comme lui, et j'ai fini par le gommer (*Geste.*), je l'ai gommé comme ça. (*Geste, geste.*) Il était là, lui, mais pour moi ça n'existait pas. Des années durant, un fantôme à côté de moi, tu comprends. Et puis il est parti.

La femme. – Laisse-moi.

La mère s'en va, laissant La femme seule.